

Sabine reçut en plein visage cette défense émue où palpitait l'horreur de l'injustice et l'amour du vrai. Elle en ressentit une rage froide dont sa physionomie trahit l'intensité. Son regard coula du protecteur à la protégée avec une expression de rancune telle que Pascal lui-même, si aveugle, si esclave, fut épouvanté de ce qu'il entrevit.

D'instinct, sa main s'étendit comme pour soustraire Juliette à la néfaste influence de ce regard haineux ; mais miss Barbara l'avait devancé et s'éloignait de son pas tranquille, le bras noué à la taille souple de sa nouvelle amie.

Sabine, par un grand effort, retrouva son air impassible.

Mme Forster, qui devinait un mystère rassérénait tous les fronts en se félicitant tout haut d'être l'objet et le centre d'une véritable réunion de famille où, si les caractères avaient parfois quelques aspérités, les cœurs restaient certainement unis.

L'incident n'eut d'autres suites que d'affermir Pascal, dans sa résolution d'avoir avec sa cousine une loyale explication.

Malheureusement, il ne put trouver le moment favorable ni dans la journée du lendemain, ni dans celle qui suivit.

Il y avait grand dîner le premier soir, fête dansante le lendemain, promenade aux ruines romaines de Vienne et des environs. Et des visites au milieu de tout cela ! et des toilettes !... Pascal eut été mal venu de parler affaires et sentiment à une femme si occupée.

Elle ne trouvait de temps que pour une seule chose, Mme Honoré Tanguin, l'observation d'un fait qui lui déplaisait outre mesure : l'amour de Laurent pour miss Barbara.

Cela pouvait paraître étrange et l'était, en effet, tellement que Laurent n'en avait nul soupçon. Dans cette nature vicieuse, l'amour avait tué le remords. Il ne se souciait plus de son crime passé depuis que le présent lui souriait.

Sabine s'en souvenait toujours. Le même sentiment qui lui rendait odieuse la seule vue de Juliette, dont la mère était morte victime de son silence à elle, la portait à s'ériger en justicier.

Elle ne voulait pas que Laurent, coupable, fût heureux.

La mort d'Ismérie lui avait causé une grande joie : il était temps de lui infliger une grande douleur.

Un soir, quelques familles voisines ayant dîné à la Verrerie, les jeunes gens organisèrent une sauterie sans prétention, au piano, en redingote et robe montante.

Pascal, qui portait le deuil d'Ismérie, plus encore dans le fond de l'âme que sur ses vêtements, s'était assis près de Mme Forster et regardait s'amuser la jeunesse des autres avec la précoce désillusion de sa propre jeunesse.

— Vous n'aimez plus le plaisir ? lui demanda sa tante.

— Bien peu maintenant, répondit-il.

— En avez-vous abusé ?

— Vous n'avez pas connu les joies de la famille, je le sais.

— Non, ma tante, c'est vous qui me les avez, un instant, données.

— Tant mieux !... mais cela a été bien court... grâce... grâce à votre débaucherie, après tout. Et puis, vous aurez eu quelque grande désillusion, n'est-ce pas ?... quelque beau sentiment froissé ? On peut avouer cela à une vieille femme qui vous veut du bien.

— Je n'ai pas eu de désillusion, ayant toujours compris que mes vices étaient trop ambitieuses.

C'était la première fois que Pascal était entraîné à parler du rêve qui avait rempli et brisé sa vie.

— Je comprends, reprit la vieille dame avec intérêt ; on passe, on accroche son cœur aux étoiles, et les étoiles ne daignent pas voir ces choses-là. Mon cher ami, il

faudra vous guérir de ce mal par une bonne et sage union. Y avez-vous songé quelquefois ?

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Oh !... le mot des célibataires endurcis.

— Dites plutôt des pauvres diables très absorbés par les nécessités de la vie.

— Eh bien ! nous vous marierons.

Il eut un haut-le-corps involontaire et répondit précisément la même phrase que miss Barbara.

— Je ne me crois pas destiné au mariage.

Celle-ci haussa les épaules sans hésiter.

Laurent avait vainement supplié miss Barbara de lui accorder une valse ; une valse... le triomphe des Américaines.

La sérieuse jeune fille s'était contentée d'affirmer qu'elle ne se sentait, ce soir-là, aucun entrain pour le plaisir, ce qui avait déterminé chez le jeune homme le plus vif accès de dépit.

Sabine l'attira près d'une fenêtre et lui fit observer d'un ton sec que rien n'était plus ridicule que sa mine déconfit.

— Mais miss Barbara vient de me refuser une valse avec une persistance...

— N'y a-t-il donc ici que la demoiselle de compagnie de notre tante ? l'interrompit-elle.

La qualification était juste, l'accent était agressif ; Laurent n'était pas en humeur de patience.

— Vous traitez bien mal le plus charmant ornement de votre salon, répondit-il vivement.

— Dont vous êtes furieusement épris d'elle.

— Pourquoi le nierais-je ?

— Que vous importe, Sabine, que je l'aime !

— Il m'importe énormément.

— Celle de régler votre existence.

— Oui, oui, je sais..., fit-il en pâlisant, mais je l'épouserai.

Sabine mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas de paroles imprudentes, fit-elle paisiblement.

— Je n'entends pas que vous soyez heureux, et vous ne le serez pas, moi vivante ! siffla-t-elle.

— Sabine ! supplia-t-il lâchement, je l'aime !

— Sabine !... laisse-moi l'aimer !... je t'en conjure !... laisse-moi l'épouser !... Ne trouves-tu pas la punition suffisante ?

— Barbara fera de moi un homme nouveau.

— Pauvre naïf !... Des caresses de femme n'effacent pas le crime.

— Tu parles de devoir, toi, Sabine ?... toi, qui n'as ni cœur, ni entrailles ?

— Si fait, puisque je prends souci de l'avenir de cette jeune fille.

— Elle te rendrait heureux, et cela ne sera pas. Jamais !... jamais !

— Et que lui diras-tu donc... sans te perdre aussi ?

— Moi ? veuillez ne vous en inquiéter en rien, je vous prie. Je lui dirais, " N'épousez pas cet assassin ! "

Il saisit sa main, par un geste brusque, où la fureur contenue s'allait à la supplication.

— Sabine... Sabine ! dit-il, d'une voix délirante....

— Je te dénoncerai, dit-elle, impitoyable !

— Me dénoncer... me dénoncer....

Il se tut, puis il reprit en lâchant un cri qui n'avait rien d'humain :

— Arrêtez-moi, je suis assassin.

Le pauvre Laurent était fou.

C'était l'expiation.

XIII

Le cri atroce de Laurent donna subitement à ceux qui l'entendirent le pressentiment de la folie.

Il était fou, en effet, les cheveux droits sur le front, les bras étendus. L. il allait criant : " Ismérie !... Ismérie !... "